



Quand on lisait *La Nouvelle Héloïse*

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 MAI 1988

L'année 1761, où paraît *La Nouvelle Héloïse*, représente un moment essentiel dans la carrière de Rousseau. Depuis le *Discours sur les sciences et les arts* et le *Discours sur l'inégalité*, il est un homme célèbre pour ses « paradoxes » ; la *Lettre sur la musique française* et la *Lettre d'Alembert sur les spectacles* ont mis le sceau à sa réputation d'esprit provocant et singulier. Mais cette gloire tapageuse satisfait mal en lui l'être profond, le rêveur du pays des chimères. Depuis la fin de 1757, il a souffert de la fin lamentable de son aventure avec M^{me} d'Houdetot, la Sophie tant aimée qui lui a inspiré son ultime passion. Sa rupture avec Grimm et M^{me} d'Épinay, sa brouille avec les Encyclopédistes et, surtout, la ruine de son amitié avec Diderot l'ont laissé amer et meurtri. La solitude, le remords peu à peu grandissant de l'abandon de ses enfants, le besoin de s'expliquer et de raconter, qui le conduira bientôt à rédiger ses lettres autobiographiques à M. de Malesherbes, l'ont rendu susceptible et vulnérable. Le grand roman où il a jeté toutes ses idées, mais aussi tout le feu de sa passion, est achevé vers la fin de 1758, et il a commencé à méditer l'*Émile* et le *Contrat social*, ces œuvres-sommes qui lui vaudront la condamnation et l'exil. C'est pendant qu'il lèche ses plaies et réfléchit à son système pédagogique et aux principes du droit politique qu'il s'est lancé dans la longue odyssée de la publication de sa *Julie*.

Tout commença pourtant le plus simplement du monde. Le 13 septembre 1758, il avertit son éditeur Marc-Michel Rey : mon roman est prêt, le voulez-vous ? Rey répond par retour du courrier : il prend, et commencera à imprimer dès février prochain. Le 24 octobre, on règle les questions financières : Rousseau mettra au

net son manuscrit, l'enverra partie par partie et touchera pour chacune quinze louis. Marché conclu.

Puis les choses traînent. Mécontent de Rey avec qui il ne parvient pas à s'entendre sur un projet d'édition de ses œuvres complètes, l'irascible citoyen songeait à rompre et n'envoyait rien. Rey revient à la charge, demande les deux premières parties, promet trente louis en mars. Soit : Rousseau s'engage à expédier la première partie fin avril, les suivantes à raison d'une par mois.

Mais il a des exigences : il veut une impression impeccable, sur beau papier, et l'on respectera scrupuleusement son orthographe, sa ponctuation, même ses fautes.

Fidèle à sa promesse, Rousseau a posté la première partie en avril, la seconde en mai, mais l'éditeur n'a rien payé : « Si M. Rey continue à me faire des promesses, écrit-il le 1^{er} juin, il faudra que je meure de faim. » Que M. Rey lui rende son manuscrit et qu'on en reste là. Le libraire proteste, se confond en excuses ; on repart. Dorénavant Rey paie, mais n'imprime pas, et Jean-Jacques s'énerve. Le 13 octobre, Rey se tire d'affaire comme il peut : son maître imprimeur est malade depuis deux mois mais le 27, c'est juré, il mettra sous presse au début de l'année prochaine, dès qu'il aura le manuscrit complet. L'envoi des épreuves d'Amsterdam à Montmorency risquait bien d'être fort coûteux, mais on trouva un expédient : M. de Malesherbes, Directeur de la Librairie, bénéficiait de la franchise de port et acceptait avec bienveillance de faire transiter les paquets par ses services. Enfin, on était à pied d'œuvre : en avril 1760, dix-huit mois après le début des pourparlers, les premiers placards parvenaient à Montlouis.

Avec un auteur aussi méticuleux que Jean-Jacques, l'impression de ce gros roman ne devait pas être une sinécure. En mars, il a arrêté le titre définitif : *Julie ou La moderne Héloïse* sera désormais *Julie ou La nouvelle Héloïse*. Passons aux problèmes techniques ; le caractère est bien, mais qu'on utilise du petit-romain pour les notes ; le format n'est pas très heureux, le papier non plus. Rey veut des vignettes pour faire joli : quelle idée ! Et cela continue. Surtout, qu'on ne se mêle pas de rien corriger, ici par exemple, où « la phrase est tellement cadencée que l'addition d'une seule syllabe en gênerait l'harmonie ». Le 5 mai, Rousseau grogne que les épreuves sont « pleines de fautes horribles » et que le papier boit. Trois semaines plus tard, laconique et découragé : « J'ai beau sécher le papier avec le plus

grand soin. Il boit toujours. » Puis c'est autre chose. Ne voilà-t-il pas que Rey a l'idée saugrenue d'encombrer la page de titre de sa devise, *Vitam impendere vero* ? Ce serait un bariolage d'un goût charmant : un titre en français, une épigraphe en italien et une devise en latin ! Et à quoi pense-t-il donc d'aller affubler un roman d'une maxime réservée aux ouvrages sérieux ? On progressait tout de même : à la fin de 1760, Rey lance son prospectus publicitaire.

Entre-temps, Jean-Jacques pousse activement les compléments de son édition. Puisque ce pingre de Rey n'a pas voulu en assumer les frais, il a confié à son factotum, le diligent Coindet, le soin de faire exécuter à part douze estampes pour illustrer son roman. On avait songé à Boucher, qui ne donna pas suite, et c'est Gravelot qui fit les planches. Nouveaux soucis, nouvelles minuties. Jean-Jacques colle impitoyablement son œil de myope sur les dessins pour lesquels il a préparé avec amour des commentaires explicatifs et, bien entendu, il n'est pas satisfait : cette attitude manque de simplicité, celle-là de noblesse, Julie a l'œil gauche trop grand — non, c'est le droit qui est trop petit —, la pendule marque une heure peu vraisemblable. Le 19 janvier, la dernière estampe l'épouvante : « Wolmar semble un vieux apothicaire et Claire une grosse joufflue de servante qui tient un torchon. » Le 5 novembre, cette précision anatomique : « Julie et Claire ont le sein trop plat. Les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de tétons que les Parisiennes. » Gonflez-moi cela, s'il vous plaît. Et Coindet s'exécute, trotte, va et vient, et aura encore mission, le moment venu, de distribuer aux intimes leurs exemplaires du roman. Ce qui ne l'empêchera pas de se faire réprimander pour avoir scandalisé Montmorency, la nuit du dimanche gras, en menant jusqu'aux petites heures un joyeux chahut et en poursuivant M^{me} Leduc, l'aubergiste du *Cheval blanc*. Pauvre Coindet, qui se chargeait aussi de faire publier une seconde préface, un entretien sur les romans entre l'éditeur — c'est-à-dire Rousseau, puisqu'il ne s'avouait pas pour l'auteur du recueil — et un homme de lettres. La préface parut en février, les estampes en mars 1761, chez Duchesne, quelques semaines après la *Julie* : Jean-Jacques s'entendait à tenir le public en haleine.

Tant de soins le montrent, il était toujours amoureux de son roman, mais se gardait bien de l'avouer. Quand il en parle, il affecte le détachement. Avec Malesherbes, il s'agit d'un « fade recueil », avec M^{me} de Luxembourg d'une

« longue traînerie de paroles emmiellées et de fade galimatias » ; inquiet du jugement de la puritaine Genève, il évoque pour Vernes ou Vernet « une espèce de fade et plat roman », pour Lenieps, « un livre de femme¹ ». Impatient d'un avis autorisé, il n'a pu se retenir de communiquer les bonnes feuilles à Duclos qui, en homme de métier, a critiqué quelques développements un peu amples dans les deux dernières parties mais, à la différence de Diderot, il n'a pas trouvé le roman « feuillu », loin de là : « Je voudrais qu'il eût vingt volumes. (...) Ce n'est pas seulement une lecture de plaisir, c'est un bon livre². »

Publier, c'était, au XVIII^e siècle, toute une aventure, car rien ne mettait le libraire étranger à l'abri des contrefaçons. Or l'impression hollandaise coûtait cher, Rey avait investi pour le papier, les caractères. Et si un libraire français réimprimait en vitesse et à bas prix, qui achèterait son édition ? Rey pensa parer le coup en se cherchant un diffuseur en France. Il s'entend donc avec le libraire Robin, à qui il cède la moitié du tirage, soit deux mille exemplaires à huit livres la pièce, que Robin pourra revendre jusqu'au double de ce prix. Mais ce n'était toujours pas une garantie. D'abord, il fallait que Malesherbes autorise l'entrée du roman dans le royaume, et Malesherbes tarde à donner sa réponse. Ensuite, il s'est bien arrangé avec Robin, mais si un autre éditeur allait s'en mêler ? Pour complaire à Rey, Rousseau suggère à Malesherbes d'interdire toute contrefaçon. Impossible, répond le Directeur. En décembre 1760, Rey est venu plaider sa cause à Paris, n'a rien obtenu et voit venir la catastrophe : « Si M. de Malesherbes refuse à Robin le droit de réimprimer cet ouvrage et ne fasse pas faire une défense expresse aux libraires de ne point le réimprimer, je regarde comme certaine la perte de 16.000 Livres. (...) Quand tout cela se présente à mon esprit, que je pense à une femme et à des enfants dont le sort est attaché à ma fortune, je ne puis que m'attendrir et tomber dans un découragement total³. »

Restait une solution, plutôt surprenante pour nos mœurs modernes : désigner un faussaire agréé, en priant Malesherbes de donner à Robin le droit exclusif d'imprimer une contrefaçon, moyennant cent pistoles versées à Rousseau, qui tirera ainsi quelque profit de l'opération. On fit assaut de générosité :

¹ *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau. Éd. par R. A. Leigh*, t. VII, p. 54, 330, 348, 350 ; t. VIII, p. 1.

² *Correspondance*, t. VII, p. 268, 308, 317, 318, 324.

³ 31 décembre 1763, *Corr.*, t. VII, p. 381

Rousseau offre à Rey de partager cette somme ; l'éditeur refuse. Touché, Jean-Jacques lui donnera à moitié prix — mille francs — le manuscrit du *Contrat social*.

Conséquence : puisque le Directeur de la Librairie protège l'édition pirate, pas question de mettre celle de Rey sur le marché avant d'avoir écoulé l'autre. Rey a expédié des ballots à Robin, le 22 novembre, par les canaux, via la Zélande et Bruxelles et juge qu'ils seront à Paris le 3 ou le 4 décembre. C'était compter sans l'hiver : les 2.000 exemplaires n'arrivèrent que peu avant la mi-janvier. En hâte, Robin imprimait la contrefaçon, laquelle, publiée en France, devait être approuvée par la censure, qui imposait de graves coupures, surtout dans les discours religieux de Julie. Jean-Jacques tempête, se rebiffe au nom du droit des gens, rien n'y fait : libre à vous, lui répond Malesherbes, de désavouer publiquement l'édition Robin⁴. Celle-ci sort de presse fin janvier et on la bazarde au plus vite. L'édition authentique, celle de Rey, est enfin mise en vente dans les premiers jours de février 1761.

Un succès ? Non, un triomphe, qui passe tout ce que Rousseau avait pu rêver. Il fut tout de suite question de publier chez Duchesne une nouvelle édition autorisée, cette fois sous la surveillance de l'auteur. Mais il fallait s'accorder avec Malesherbes sur les observations, suppressions et modifications exigées par les censeurs. Le résultat ne lui plut pas. Ces gens là, dit-il, ont travaillé à la conversion de Julie, « et je ne doute point que leurs soins pieux n'en aient fait une personne très orthodoxe, mais (...) j'avoue qu'elle me plaisait plus, aimable quoique hérétique, que bigote et maussade comme la voilà ». Cette Julie embéguinée n'était plus sa Julie. Sans doute, mon cher Monsieur, répondit Malesherbes, mais il est avec la censure comme avec le ciel des accommodements nécessaires, et ce n'est pas « exiger d'un auteur de parler contre sa façon de penser que de ne pas lui permettre de dire tout ce qu'il pense⁵ ». En avril, Rousseau renonça à s'occuper de cette édition, qui ne parut pas et était devenue inutile. Après les exemplaires de Robin, ceux de Rey s'enlevaient comme des petits pains et les contrefacteurs imprimaient à tour de bras à Lyon, Bordeaux, Rouen, Avignon, Hambourg, Liège, Lausanne, Londres... Soixante-douze éditions jusqu'en 1800 : le best-seller du siècle.

⁴ *Corr.*, t. VII, p. 297-301 ; VIII, 34.

⁵ *Corr.*, t. VIII, p. 137, 177.

Jean-Jacques n'en est pas peu fier. Comme M^{me} de Luxembourg avait parlé de *Julie* à la cour. M^{me} d'Houdetot en ville et Duclos à l'Académie, tout Paris piétinait d'impatience. Les femmes surtout en avaient la tête tournée, et il eut la flatteuse impression que plus d'une, même de haut parage, ne se fût pas montrée cruelle pour celui qui avait su les bouleverser. Avec son histoire toute simple, il avait eu peur d'ennuyer, mais une anecdote le rassura. Une grande dame s'était préparée pour le bal. En attendant l'heure, elle prend le roman, oublie ses gens, ses chevaux, le bal, et passe la nuit à lire. Et puis, il y avait un mystère bien excitant. Rousseau était-il l'auteur ou seulement l'éditeur de ces lettres ? N'avait-il pas raconté sa propre histoire ? Julie avait-elle existé ? Dans sa préface, Jean-Jacques ne disait ni oui, ni non : « Gens du monde, que vous importe ?... »

Les gens de lettres, observe-t-il, furent partagés⁶. C'est d'abord que le roman, s'il est à la mode, n'a pas vraiment conquis ses lettres de noblesse. En face de la tragédie, par exemple, il reste un genre mineur, proche du divertissement, et volontiers dédaigné des esprits sérieux. La critique s'acharnait sur lui au nom de la morale, soit parce qu'il véhiculait des idées dangereuses, soit parce qu'il peignait des passions condamnables. En 1755 encore, dans ses *Entretiens sur les romans*, l'abbé Jacquin les trouve « inutiles pour les belles-lettres, dangereux pour l'esprit, plus dangereux encore pour le cœur ». De grâce, plus de romans⁷ ! Or le contenu de *La Nouvelle Héloïse* était à la fois moral, social, politique et religieux, il exposait les problèmes d'un homme et de son temps, faisait éclater les cadres de la littérature romanesque traditionnelle. La critique est surprise, elle se rabat sur les règles violées, dénigre les mœurs, la psychologie, les caractères, tantôt trop complexes et tantôt pas assez, les réflexions philosophiques ou religieuses : on parle de « recueil de dissertations », de « bavardes métaphysiciennes », de « discussions pédantesques ». De plus Rousseau ne satisfaisait pleinement personne : Julie pieuse agaçait les uns. Wolmar athée choquait les autres. C'est tout juste ce qu'écrivait à Jean-Jacques un lecteur anonyme : « Croyez-moi, ne

⁶ *Œuvres complètes*. Publ. par B. Gagnebin et M. Raymond, t. I, p. 545. C'est aussi l'opinion de L.-S. Mercier : « Les gens de lettres rejetèrent, autant qu'ils purent, l'effet de l'ouvrage ; le public s'y livra de bonne foi » (« Des écrits publiés à l'occasion de *La Nouvelle Héloïse* », dans *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*. Paris, Poinson, 1788, t. IV, p. 458).

⁷ Sur cette situation : G. May, *Le dilemme du roman au XVII^e siècle*. Paris, 1963 ; H. Goulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*. Paris, 1967, p. 323-329.

vous allez pas fourrez entre les incrédules et les dévots ; c'est un poste où vous ne resterez pas longtemps en paix. Figurez-vous que c'est un Wolmar qui vous parle⁸. »

Toujours est-il que les gens de lettres blâmèrent sévèrement⁹. Suard, dans le *Journal étranger* de décembre, traduit de l'anglais un *Parallèle entre la Clarisse de Richardson et la Nouvelle Héloïse de M. Rousseau*, où l'on conclut que le projet de rivaliser avec le romancier anglais était « au-dessus des forces de M. Rousseau ». C'est aussi l'avis du président de Brosses : « De Clarisse à Julie, il y a la même distance que de Molière à Destouches. » En outre, toute cette histoire ne tient pas debout : qu'est-ce que cette mère qui donne à sa fille un précepteur de vingt ans ? ce mari qui accueille, la bouche en cœur, l'ancien amant de sa femme ? L'auteur avisé de *La Nouvelle Héloïse au tombeau* observe qu'une fille qui a deux sous de jugeote ne laisse pas traîner ses lettres d'amour et les réclame « à mesure qu'elle les écrit, surtout lorsqu'elle est chez son père ». En somme, soupire le *Journal encyclopédique*, « tout dans ce roman sort des lois ordinaires ». Et l'abbé Iraill tranche : « L'auteur, comme romancier, mérite peu d'estime ; il pêche contre la vraisemblance ; il est diffus et déclamatoire, intéressant, mais dénué de faits et de situations, chargé de superfluités et de contradictions perpétuelles¹⁰. »

Puis ce sont les glapissements des sots et des cuistres. Une *Lettre d'un curé à M. Rousseau* déplore la morale relâchée et épingle les fautes de grammaire, un Alexis-Joseph Genêt lui reproche, en dix pages, d'avoir soutenu que le pays de Vaud, conquête des Bernois, ne faisait pas partie de la Suisse. Savez-vous bien, Monsieur, pérorait ce puits de science, que le canton d'Orbe est appelé par César *Pagus Urbigenus ou Verbigenus*, forme latinisée de deux mots celtiques, *Gen* qui signifie habitation et *ouerb* qui désigne une rivière, savez-vous cela ? Jean-Jacques

⁸ Mars 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 258.

⁹ L'accueil réservé à *La Nouvelle Héloïse* a été amplement étudié. Renvoyons, pour ce qui suit, à : H. Blatz, *Die Aufnahme der Nouvelle Héloïse*. Heidelberg, 1914 ; D. Mornet, *La Nouvelle Héloïse*. Paris, 1925, t. I, p. 237-263 ; Ph. Van Tieghem, *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1956, p. 85-122 ; S. S. B. Taylor, « Rousseau's contemporary reputation in France », *SVEC*, XXVII, 1963, p. 1555-1559 ; R. Trousson, *Rousseau et sa fortune littéraire*. Paris, 1977, p. 23-34 ; A. Attridge, « The reception of *La Nouvelle Héloïse* », *SVEC*, CXX, 1974, p. 227-267 ; *Correspondance*, t. VIII-IX, passim. Pour une étude de la pénétration dans divers milieux et des catégories du public : Cl. Labrosse, *Lire au XVII^e siècle. La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*. Lyon, 1985

¹⁰ Abbé Iraillg, *Querelles littéraires*, 1761, t. XI, p. 340.

prit la peine de remercier et d'avouer humblement qu'il ne le savait pas¹¹. J.-F. Bastide, un journaliste à qui Rousseau devait confier son *Projet de paix perpétuelle*, lui offrait de composer un volume en commun : lui exposerait ses critiques sur le roman, Rousseau y répondrait, comme dans les dialogues amébées. « Il n'y aura jamais eu, claironnait-il de pareil spectacle pour les honnêtes gens¹² ! » Jean-Jacques contre Bastide, quel spectacle en effet !

Certains trouvaient la *Julie* assommante. Buffon saute des pages, découvre « bien du rabâchage », et Fréron assure, dans son *Année littéraire* : « Quelquefois même cette lecture fatigue, et le livre tombe des mains. On sent que c'est presque toujours l'auteur qui parle, et non les personnages. Il donne les rides de la philosophie même à de jeunes fronts ornés de poupons et de fleurs. » Palissot pensait de même, critiquait négligence et digressions, mais se voulait impartial : « Il est quelquefois sublime, et je n'ai vu nulle part des sentiments plus profonds, des peintures plus fortes, plus énergiques¹³. » La *Correspondance littéraire* de Grimm procéda, le 15 janvier, à l'éreintement prévisible. Pas de génie, pas de style, pas de goût, mais des invraisemblances et des paradoxes. « Je vois, disait cet ancien ami, que M. Rousseau est absolument sorti de son genre, en voulant écrire un roman. De tous les ouvrages dont le public s'occupe et se souvient, je ne vois pas qu'il en ait paru depuis longtemps un plus mauvais que *La Nouvelle Héloïse*¹⁴. » Mais M. Grimm n'était, bien sûr, ni fielleux ni jaloux. Que pensa Diderot ? Peut-être le confia-t-il à son amie Sophie Volland, mais publiquement il garda le silence.

Les timorés, eux, s'effarouchent d'un roman immoral, qui multiplie les situations indécentes et dissimule le vice sous les fleurs de la vertu. Comme dit Fréron, « ses principaux personnages sont vicieux dans la pratique, et vertueux dans la spéculation ». Vous « canonisez le vice », Monsieur, écrit à Rousseau le marquis de La Guerche qui signe, par dérision, « Citoyen de Paimbeuf¹⁵ ». Dans ses *Mémoires*, Marmontel repousse en père de famille « les poisons assaisonnés dans les écrits d'un éloquent sophiste et d'un corrupteur séduisant », tandis que la

¹¹ *Corr.*, t. IX, p. 47-54, 58.

¹² 16 février 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 113-114.

¹³ À Jacob Vernes, 9 février 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 71-72.

¹⁴ *Corr.*, t. VIII, p. 343-346. Il revient à la charge le 1^{er} février, *Corr.*, t. VIII, p. 347-350.

¹⁵ 3 mai 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 316.

Lettre d'un militaire décrète Saint-Preux « un laquais indigne, qui aurait dû, vil suborneur, être puni comme un laquais voleur ». Que de pudeur, grands dieux, chez ces honnêtes gens ! M^{me} du Deffand, que les roués de la Régence avaient connue moins bégueule, pinçait les lèvres comme une chaisière : « Rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse*¹⁶. » Qu'à cela ne tienne : le protestant Formey publie un *Esprit de Julie*, version expurgée à l'usage des âmes candides, car « il fallait faire une *Julie* imitable et digne d'être imitée ; *La Nouvelle Héloïse*, au contraire, est inimitable, et indigne d'être imitée ». Amen.

Dans ce concert, place à part au soliste Voltaire, qui avait une longue dent contre l'ermite de Montlouis. La première réaction donne le ton. C'est un roman, explique-t-il à son ami Damilaville, « dont le héros va au bordel, et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur ». Voltaire avait le sens du raccourci. Variante à l'usage de d'Argental : « Le héros est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages¹⁷. » Voltaire, qui n'a pas digéré les sorties de Rousseau contre les spectacles, ni sa lettre furibonde du 17 juin de l'année précédente, ni l'interdiction (où il voit l'influence de son adversaire) par le Magnifique Conseil de Genève, de jouer la comédie dans sa maison, Voltaire est bien décidé à caresser les reins au « polisson », mais en cachant le bâton. Sous le nom d'un ami, le marquis de Ximenes, il publie en janvier 1761 ses quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*. Il s'en prend au vocabulaire, aux impropriétés de termes, à la trivialité des situations. Puis vient un résumé sarcastique Saint-Preux est « une espèce de valet suisse, ... assez ivrogne » ; Julie fait « un faux germe, ce qui priva malheureusement la Suisse d'un petit Jean-Jacques qui en eût fait les délices et l'admiration ». Elle épouse « un gros Russe naturalisé dans le pays de Vaud » qui se déclare « très content du tonneau, quoiqu'un autre l'eût percé ». Depuis son tour du monde, Jean-Jacques — Voltaire affecte de le confondre avec Saint-Preux — est devenu « un des plus riches marins du canton de Berne » et a « vécu depuis fort uniment entre son ancien cocu et son ancienne maîtresse ». Ainsi assure le patriarche de Ferney, « jamais catin ne prêcha plus et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe ». Pour faire bonne mesure, il racontait encore comment les musiciens

¹⁶ 25 juin 1764, Voltaire, *Correspondance*, éd. Th. Bersterman, t. XXVII, p. 444.

¹⁷ Voltaire, *Corr.*, t. XXIII, p. 35, III.

de l'Opéra avaient autrefois rossé Jean-Jacques d'importance. C'était du très mauvais Voltaire : « Cela n'est pas digne de vous », lui écrivit d'Alembert¹⁸.

Il ne désarma pas les années suivantes. En prose, à M^{me} du Deffand : « Son *Héloïse* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu et moitié aux Petites-Maisons. Une des infamies de ce siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage¹⁹ ». En vers, dans *Les deux siècles* : « Ma Julie, avec moi perdant son pucelage. / Accouche d'un fœtus et n'en est que plus sage. »

Puis dans une *Épître au roi de la Chine* : « Son roman d'*Héloïse* dans lequel le héros gagne un mal vénérien au bordel et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. » Et encore dans sa *Lettre au Docteur Jean-Jacques Pansophe*, et dans l'article *Bourreau* du *Dictionnaire philosophique*... Le grand homme ne pratiquait pas le pardon des injures.

Les uns conspuaient Rousseau, d'autres se battaient pour lui. En mai 1761, Le *Journal encyclopédique* publia une *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*, quelques pages en style pseudo-biblique dues à Charles Borde, l'ancien ami de l'époque lyonnaise. « En ce temps, écrivait-il, il paraîtra en France un homme extraordinaire venu des bords d'un lac ; et il criera au peuple, (...) j'ai reçu du ciel le don de l'inconséquence ; je suis philosophe et professeur de paradoxe. (...) Et il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs, et de lire des romans ; et il fera un roman et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles. (...) Et dans son roman, on apprendra l'art de suborner philosophiquement une fille. » Le mois suivant, le même *Journal* fait amende honorable en publiant la *Contre-prédiction au sujet de la Nouvelle Héloïse* du jeune Charles-Joseph Panckoucke, récent thuriféraire de Jean-Jacques et futur grand libraire. Il y disait le contraire, mais sur le même ton : « En ce temps il sortira des bords du lac de Genève un jeune homme sage et vertueux. (...) Et il dira que les peuples qui ont des mœurs ne lisent point de romans, et il ne fera point de roman, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman pour le faire passer ; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère... » Prophète contre prophète, c'était un jeu de l'époque.

¹⁸ 9 mars 1761, Voltaire, *Corr.*, t. XXIII, p. 98.

¹⁹ 8 août 1709, Voltaire, *Corr.*, t. XXXVI, p. 379.

Parmi les critiques et les gens de lettres, il y eut tout de même des jugements favorables, mais peu nombreux. *Le Journal encyclopédique* apprécie la morale : « Celui qui, après avoir lu ces lettres, ne se sentirait pas porté à devenir meilleur, donnerait bien mauvaise opinion de son cœur. » Même avis dans *L'Observateur littéraire* de l'abbé de La Porte : « Il n'y a presque pas une bonne action qu'on ne soit tenté de faire après l'avoir lu. » Le *Mercur*e pense que le livre « joint l'utilité de la morale à l'intérêt des situations », et l'austère *Journal des savants* qui, par exception, a rendu compte d'un roman, ouvrage frivole, conclut : « Nous ne pouvons louer dignement cet ouvrage, où tout jusqu'au vice même respire la vertu. » Même d'Alembert, froid géomètre mais amoureux de M^{lle} de Lespinasse, risquait une confiance attendrie : « Le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde. »

Louables exceptions, mais c'est à une autre catégorie de lecteurs que *La Nouvelle Héloïse* devra son triomphe. Pour la première fois, on connaît les réactions, non seulement des hommes de lettres ou des gens titrés, mais d'une foule d'admirateurs obscurs qui écrivent à l'auteur pour lui dire, à chaud, leurs sentiments et leur enthousiasme. Et Jean-Jacques conserva ces lettres pédantes ou naïves qui lui montraient qu'il n'avait pas seulement exercé les esprits, mais remué les cœurs.

À Genève, comme bien l'on pense, les avis étaient partagés, et le Consistoire, attentif aux mœurs, faisait grise mine au roman : il ne l'avait pas défendu, mais en déconseillait la lecture et interdisait aux loueuses de livres de le distribuer. Françoise Constant de Rebecque, future tante de Benjamin Constant, exulte devant ce livre « superbement magnifique » ; Jacob Vernes, pasteur lettré, est enchanté, sauf par l'athée Wolmar, qui l'a attristé. Le ministre Moultoy, inconditionnel comme toujours, met Rousseau en garde : « Il faut mourir après avoir fait ce livre, et vivre après l'avoir lu. Cependant une cabale odieuse le peint ici des plus noires couleurs. » Les bravos étaient quelquefois assourdis, en effet, par les réticences morales. « Vos concitoyens vous admirent, écrit un lecteur. Les applaudissements sont universels. » Mais pourquoi la faute de Julie ? pourquoi Claire oublie-t-elle si vite son époux défunt ? pourquoi Wolmar ? Mêmes

louanges et mêmes regrets chez le jeune Roustan. Quant à La Roche, un Genevois établi à Londres, il lui fait sévèrement la leçon. Il a lu la préface et décidé de s'en tenir là : « Vous dites que jamais fille chaste n'a lu de romans. (...) Vous auriez pu dire encore que si le premier roman qui a jamais été fait eût été brûlé par la main du bourreau et l'auteur pendu, nous aurions plus de filles chastes que nous n'en avons. Et si le premier faiseur de roman a mérité la corde, dites-moi un peu ce que mérite le dernier ? (...) Vous qui n'avez rien autre chose à faire, voyez un peu tout cela, soyez bon à quelque chose de bon. » Puis on devenait franchement hostile. Suzanne Necker, future mère de M^{me} de Staël : « Rien n'est moins moral que *La Nouvelle Héloïse*, c'est un édifice de vertu établi sur les fondements du vice. Sa fille devait être d'un tout autre avis. Quant à l'anonyme auteur des *Amours suisses du Pont-aux-choux*, il pensait que Rousseau avait déshonoré sa patrie en faisant de Julie une Suissesse : « Cela est bon en France, grondait-il, encore y a-t-il beaucoup de maris qui regimbent. » Charles Bonnet, le naturaliste qui avait attaqué le *Discours sur l'inégalité* et serait bientôt un des plus farouches ennemis de Jean-Jacques, affichait un dégoût catégorique : « Un peu de bon dissout dans une grande quantité de mauvais. Le style à l'ordinaire lâché et inégal. L'intrigue misérable, les peintures quelquefois lubriques, les maximes souvent dangereuses ; et pour tout dire un franc athée qu'on affecte de représenter comme l'être le plus vertueux²⁰. » On comprend pourquoi Rousseau aurait voulu que Rey n'envoie aucun exemplaire de la *Julie* dans sa patrie. Mais à Genève, on était toujours un peu grognon, et ces condamnations puritaines sont bientôt balayées par la vague de passion que soulevait le roman²¹.

Qu'y trouve-t-on ? Rien, à vrai dire, qu'on ne connaisse déjà : amour de la nature, pathétique, goût des jardins sur le modèle anglais, paysages, apologie du sentiment et de la sensibilité, analyse subtile des comportements, amour, passions, devoirs. Mais pour la première fois peut-être, tout cela mêlé, confondu, dit un lecteur, dans un « merveilleux assemblage de vertus, d'honnêteté, d'amitié, de philosophie, de religion²² ». Le grand public se soucie bien que le roman respecte ou non les règles ! Il lit pour le plaisir, pour l'émotion, pour s'enivrer des délices du

²⁰ Successivement, *Corr.*, t. VIII, p. 102, 332, 88, 138, 205-208, 352, 240.

²¹ 14 mars 1759, *Corr.*, t. VI, p. 43.

²² Loyseau de Mauléon, 18 février 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 131.

sentiment, pour être remué, ravagé, brisé. Et ce qu'il dit, c'est son extase, ses larmes, une sorte de fureur dans l'attendrissement.

Tout le monde a lu *Julie*, tout de suite, et tout le monde s'emballe : Duclos ne rencontre dans Paris que des enthousiastes et les librairies sont prises d'assaut, malgré le prix élevé de l'ouvrage. Des libraires débrouillards tirent profit même de ceux qui n'ont pas les moyens de l'acheter, en le louant, et des gens, debout dans les boutiques, lisent avidement, à raison de douze sous par volume et de soixante minutes par tome, pendant que d'autres piétinent en attendant leur tour²³. On écrit à l'auteur que son roman est le plus bel ouvrage du monde, qu'il devrait être imprimé en lettres d'or, qu'il faudrait dresser des autels à Jean-Jacques, qu'il est au-dessus de l'humanité. « Si le grand Rousseau n'existait pas, lui dit un hobereau du Var qui s'est mis en tête de lui écrire chaque semaine, je n'aurais besoin de rien. Il existe, et je sens qu'il me manque quelque chose²⁴. »

Dans ces lettres, ce n'est que délire, spasmes et sanglots, on crie qu'on a été bouleversé, ébranlé jusqu'au plus profond de son être, l'émotion serre les gorges, les yeux ruissellent de larmes de tendresse et de bonheur. Fréron a critiqué le livre sur le plan technique, mais il avoue : « De ma vie je n'ai rien vu qui m'ait si fort attendri. » La marquise de Polignac n'a pu supporter l'épisode de la mort de Julie, elle se sentait sa sœur, son amie, sa Claire, et a dû fermer le livre pour ne pas défaillir. Bastide a pensé devenir fou de douleur : « Je n'ai de ma vie lu avec tant de danger pour ma raison. (...) Cette lecture m'a rendu malade, et tel philosophe, qui n'en conviendra pas, en a été à l'agonie²⁵. » On ne se lasse pas de le dire : Rousseau parle au cœur, libère des émotions oubliées, dit avec une force sans égale ce que chacun avait confusément senti, et on le remercie d'avoir su faire couler des larmes qui soulagent. « J'ai pleuré, Monsieur, lui mande une lectrice, je vous en remercie de tout mon cœur. » M^{me} Bourette, patronne du café allemand, surnommée la Muse limonadière, confesse : « Je vous dois tant de reconnaissance pour le plaisir d'avoir versé des larmes si délicieuses que le ressouvenir m'en fait répandre encore. » Le baron de la Sarraz s'est enfermé pour sangloter à son aise et l'abbé Cahagne n'a pas résisté au choc du troisième volume : « Il faut étouffer, il faut

²³ L.-S. Mercier, *op. cit.*, t. IV, p. 458.

²⁴ *Corr.*, t. VIII, p. 260, 103, 261, 331, 280.

²⁵ *Corr.*, t. VIII, p. 47, 56, 91-92.

quitter le livre, il faut pleurer, il faut vous écrire qu'on étouffe et qu'on pleure. » Ce pathétique fait parfois sourire : « Je suis persuadé, dit le bon Daniel Roguin, qu'un gros rhume que j'avais en le lisant, en est passé plus promptement qu'il n'aurait fait, à cause de la quantité de larmes qu'il m'a fait répandre²⁶. » Et ce n'est rien auprès du général baron Thiébault, qui vibre encore dans ses *Mémoires*, vingt-cinq ans après la lecture : « D'émotions en émotions, de bouleversements en bouleversements, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête. » Ce long roman répondait à un besoin de la sensibilité, il comblait une attente, un vide ; il libère d'abord une immense puissance émotionnelle, enseigne la douceur des larmes.

Mais il fait davantage : qui pleure sur autrui est bientôt convaincu qu'il est bon, ou qu'il peut l'être. On découvre que vertu et bonheur, loin d'être incompatibles, peuvent s'associer dans une paisible vie de famille, loin du monde et de ses vanités²⁷. C'est une ruée sur la vertu. On s'identifie à Julie, à Claire, à Saint-Preux. Ainsi le roman purifie, révèle et élève l'âme, communique l'enthousiasme du bien, devient un livre-guide et un révélateur moral. Qu'on pouvait être bon et vertueux, on l'avait un peu oublié, et *La Nouvelle Héloïse* le rappelait à chaque page, encourageait à revenir à un comportement exemplaire, développait une faculté d'imitation, enseignait un évangile du cœur²⁸. C'est ce que constatera Mme de Staël en désignant Rousseau comme « celui qui a su faire une passion de la vertu, qui a consacré l'éloquence à la morale, et persuadé par l'enthousiasme²⁹ ». Fréron ou l'abbé de la Porte en conviennent, on ne saurait lire ce livre sans éprouver une irrésistible envie de se perfectionner, comme si la lecture ranimait au fond des êtres la bonté originelle. Un obscur François Grasset l'écrit en vers, dans une *Épître à M. J.-J. Rousseau* : « Il n'appartient qu'à toi d'instruire ainsi les hommes, / Et quand tu nous montras faits comme nous le sommes, / C'était pour nous apprendre à devenir meilleurs, / Tu peignais nos travers pour corriger nos mœurs. »

Cela, tous le lui disent. M. Le Roy, lieutenant des chasses du parc de Versailles, en est le premier convaincu : « Malheur à celui qui lira cet ouvrage sans

²⁶ *Corr.*, t. VIII, p. 239, 148, 189, 187.

²⁷ A. Attridge, *op. cit.*, p. 254.

²⁸ Voir Cl. Labrosse, *op. cit.*, p. 40 *sqq.*

²⁹ Mme de Staël, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*. Genève, 1979, p. 17.

en avoir une forte envie de devenir meilleur. Cet homme-là ne vaut rien du tout. » Le vieil ami Gauffecourt trouve une formule : « Socrate était l'accoucheur des pensées, vous l'êtes des vertus. » Puis c'est une lectrice anonyme — « Je me sens meilleure depuis que j'ai lu votre roman » —, ou une jeune fille de Rouen à son amoureux — « Quiconque lira ce livre avec attention et n'en retirera pas quelque avantage pour ses maux doit être corrompu à n'en jamais revenir ». Fromaget, ex-jésuite, joint les mains avec ferveur : « À chaque page mon âme se fondait. Oh que la vertu est belle³⁰ ! » C'était encore un paradoxe : avec un roman d'amour, Jean-Jacques devenait quelque chose comme un nouveau messie.

Ainsi se précise peu à peu une image qui est bien plus que celle d'un romancier. Ce qui compte, c'est le climat moral du livre, qui apprend à aimer et à pratiquer la vertu. Devoir, héroïsme, sacrifice ne sont plus de simples mots. Rousseau devient un directeur de conscience, le prophète d'une régénération des âmes ; à des lecteurs qui n'avaient pour ressources qu'une morale théorique ou une dévotion machinale, il apporte une volonté de vivre à la pointe d'eux-mêmes, il est un apôtre et un exemple.

On lui écrit pour lui dire le bien qu'il a fait, la révolution qu'il a jetée dans certaines existences qui, sans lui, couraient à l'abîme. Le jeune Panckoucke était sur une pente dangereuse, déjà corrompu par les séductions du vice, « déjà un illustre scélérat dans le cœur ». Il a lu *La Nouvelle Héloïse*, et ses yeux se sont ouverts : « Il fallait un dieu et un dieu puissant pour me tirer de ce précipice et vous êtes, Monsieur, le dieu qui venez d'opérer ce miracle. (...) J'adore votre personne et vos sublimes écrits. » Il y a souvent dans tout cela beaucoup de littérature. Un officier, Séguier de Saint-Brisson, s'est épris d'une jeune marquise, mais il a relu la *Julie*, compris de quels sentiments coupables il brûlait pour une femme mariée, et retrouvé la force d'être vertueux. Le capitaine Lecomte a vingt-huit ans et quatre enfants, il croyait sa vie banale et monotone, mais Rousseau lui a fait découvrir la profondeur de ses attachements. Un certain Le Courte a dédaigné l'honnête état de son père, il a voyagé, roulé sa bosse, et ses mœurs se sont dépravées. Grâce à la Providence, il a lu *La Nouvelle Héloïse*, l'a fait lire « à la malheureuse qui partageait ses désordres ». Désormais cuirassé contre le vice, il va quitter Paris et se retirer en province. Un certain La Neuville rapportait une

³⁰ *Corr.*, t. VIII, p. 54, 178, 257, 259 ; IX, 3.

situation encore plus édifiante. Il était depuis quatre ans l'amant passionné d'une femme que son père avait mariée contre son gré. Mais l'aimée a dévoré *La Nouvelle Héloïse* et refuse désormais l'adultère avec horreur. « Pour moi, conclut La Neuville, livré à toute ma douleur, je te jure une haine éternelle, Puisse le ciel exaucer mes vœux et te punir des maux que tu m'as fait, je mourrais trop content. » Il arrivait cependant que la leçon fût comprise de travers, comme dans le cas de La Chapelle, qui s'en inspirait pour vivre un roman licencieux narré complaisamment à Jean-Jacques. Fils de laboureur, devenu précepteur à Lyon, le voilà épris de la sœur de ses élèves. Comme Saint-Preux, il rejoint sa maîtresse dans sa chambre : « Elle dormait et je l'éveillai en me jetant dans ses bras. Vous juger bien que notre première occupation ne fut pas de lire. (...) Mille baisers qu'elle me permit de prendre sur sa bouche, les charmes de son sein qu'elle livra à ma discrétion, avait tellement embrasé mes sens, que dans mon ivresse j'allais... Elle arrêta mes efforts et me parla en des termes que Julie et son amant n'auraient pas désapprouvés. (...) J'eus honte de ma faiblesse. Comme un trait de feu, le charme de la vertu pénétra mon âme. (...) Nous continuâmes de nous voir presque toutes les nuits. (...) Cent fois je l'ai vue pâmée dans mes bras. J'ai eu des désirs et des désirs violents, mais je les ai toujours surmontés. » Rousseau n'apprécia pas que l'on tirât de son livre un cours de libertinage et une apologie des demi-vierges ; il répondit sèchement à l'apprenti vertueux : « J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécents que vous m'osez faire, mais il est difficile de les lire sans vous croire un menteur ou un impuissant³¹. »

Le succès fut donc inouï, accompagné, comme il se devait, d'une foule de commentaires, suites, parodies, imitations. L'abbé de Voisenon met en vers la lettre sur le suicide, une demoiselle de Moniesson versifie la scène de Meillerie et du retour sur le lac, Mercier écrit une *Dernière lettre du roman de Julie*, Bullioud invente une suite en vers et en douze chants dans sa *Pétrissée*, Brument écrit *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa fille*, et l'on tirera du roman des adaptations théâtrales jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Car la vogue de *La Nouvelle Héloïse* ne devait pas s'éteindre avec la première génération de lecteurs. Chateaubriand en était fou dans sa jeunesse, quitte à se reprendre plus tard et à reprocher à Rousseau d'avoir mis à la mode « ces rêveries

³¹ *Corr.*, t. VIII, p. 78, 293, 305 ; XVIII, 109-110 ; XXI, 57, 179 ; XXV, 177.

désastreuses et si coupables » qui mènent les jeunes gens au suicide curieuse palinodie pour l'auteur de *René*. À neuf ans, Napoléon en faisait, paraît-il, son livre de chevet. Stendhal sortait de sa lecture « ivre de bonheur », elle jetait Michelet dans le délire et Lamartine s'écriait : « Grands dieux ! quel livre ! comme c'est écrit ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas. » Et Hugo et Vigny, et Nerval, et George Sand... Tous ils ont lu ce roman qui contenait déjà, à leurs yeux, tout le romantisme.

Son roman apporte à Rousseau une incroyable popularité. Mais bien plus qu'un auteur célèbre, comme Voltaire, il est celui qui opère une sorte de conversion à un sens nouveau de la vertu et de la conscience morale, qui enseigne que la passion est compatible avec la vertu, que le devoir n'exclut pas le bonheur. Aux yeux de ce public qui le lit dans la fièvre et les transports, il n'est plus le sophiste paradoxal des *Discours*, mais un modèle, un mentor, une sorte de saint laïc auquel on voudrait se dévouer pour mériter son estime et son amitié. Ainsi la Julie sermonneuse n'avait point ennuyé ; elle avait raffermi, converti les cœurs en les faisant aspirer au bonheur par la vertu. Il était désormais le maître des âmes sensibles.

Février est froid, le verglas craque sur la terre durcie ; les visiteurs, si nombreux en été, se font rares. Dehors, les arbres transis allongent leurs squelettes, les massifs de fleurs mortes sont gris dans la brume et les oiseaux muets ébouriffent leur manteau de plumes. Dolent, Jean-Jacques se calfeutre, ramène sur ses jambes les pans de sa robe de chambre. Un peu malgré lui, il commence, quand il est seul, à rassembler ses souvenirs, retrouve des lambeaux de son enfance et par instants, M^{me} de Warens sourit à Petit dans le jardin des Charmettes. Voit-il, ce prêcheur de vertu, les enfants qui auraient pu être là, auprès de lui ? Que pense-t-il en lisant les lettres enfiévrées qui lui parviennent chaque jour ? Il a fait partager son rêve, il a mené les autres dans son pays des chimères. Au coin du foyer dont il regarde danser les flammes, peut-être songe-t-il à Sophie, la déjà si lointaine, auprès de qui il avait vécu son roman. Thérèse prépare le repas, la vieille Doyenne, blottie sur ses genoux, lève la tête vers lui en mendiant ses caresses, les vagues de la gloire viennent battre son seuil.

Copyright © 1988 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Raymond Trousson, *Quand on lisait La Nouvelle Héloïse* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1988. Disponible sur : < www.arlfb.be >